

Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie parue dans le Figaro Littéraire du 16/01/1997

HOLOCAUSTE : PEUT-ON ACCUSER LE PEUPLE ALLEMAND ?

Dans un ouvrage polémique, l'Américain Daniel Goldhagen conclut à la responsabilité collective des Allemands dans la tragédie du génocide. Une position discutable, défendue avec des arguments parfois spécieux.

Les Allemands (de l'époque antérieure à 1945) sont-ils comparables aux Aztèques se délectant de sacrifices humains, aux Tutsi ou aux Hutu se massacrant les uns les autres, avec sans aucun doute une performance de plus « haut » niveau pour les Tutsi ? Sont-ils comparables (au sens plein du terme) aux Khmers rouges de Pol Pot ou à la rigueur aux Serbes de Bosnie et aux Croates dont les exploits anti-musulmans ont fait les gros titres de nos médias ? La réponse du professeur américain Goldhagen dans le livre à succès qu'il vient de publier en diverses langues, dont une traduction française, ne fait aucun doute.

Oui, les Allemands (on éprouve, il est vrai, quelque gêne à utiliser en compagnie de l'auteur cet article défini les, qui évoque, en un domaine beaucoup moins douloureux, les affirmations abruptes des professionnels du petit écran, ceux-ci disant toujours : les étudiants sont descendus dans la rue, les médecins manifestent, comme si parmi ces catégories socio-professionnelles il n'y avait point des minorités importantes ou même des majorités silencieuses qui ne se sentent en aucun cas représentées par les porteurs de pancartes ou par les lanceurs de fumigènes) et donc quoi qu'il en soit les Allemands participent ou du moins participaient tous à ce que notre historien, aux prétentions d'anthropologue, qualifie de modèle culturel (germanique), lequel les prédisposait depuis cinq siècles d'histoire teutonne et depuis presque deux millénaires de christianisme à ce qui sera finalement le génocide anti-juif.

Inutile bien sûr d'évoquer à l'intention de Goldhagen la très haute culture allemande, l'une des plus prodigieuses du monde, celle de Goethe, Kant et Gutenberg, dont l'antisémitisme rabide n'était pas précisément l'axe central. La religion de l'universitaire américain est déterminée par avance : le fait, par exemple, que le parti nazi ait compté à son apogée de plein pouvoir huit millions de membres lui paraît un argument convaincant parmi mille autres, concernant l'intime perversité anti-juive des populations d'outre-Rhin. Or, parmi ces huit millions, il y avait bien sûr, tout comme dans le parti communiste de l'Union soviétique, quelques millions d'opportunistes, autrement dit des communistes des années 1920, devenus nazis des décennies 30 et 40, métamorphosés enfin en socialistes ou chrétiens-démocrates des années 50 et 60 ; bref, des gens pour qui les questions de doctrine antisémite importaient infiniment moins que celles concernant leur carrière. Ce n'était certainement pas glorieux, c'était même abominable, mais il n'y a pas là de quoi conforter l'idée d'une centralité de l'antijudaïsme dans l'idéologie de toute l'Allemagne.

Du reste, il faudrait évoquer en fait non pas l'idéologie mais les idéologies, nécessairement plurielles, d'une grande nation, car qu'est-ce que c'est que cette histoire de caractère national ou de conception du monde nationale ainsi déterminée une fois pour toutes dans un très vaste pays et depuis cinq cents ans pour le moins ? Il n'y a plus aujourd'hui un

ethnologue, un historien sérieux, sauf peut-être aux USA, pour croire à ces balivernes d'archétype national unique coulé dans le bronze ou sculpté dans le granit.

Faut-il rappeler que, du fameux prussianisme de l'Est allemand, il n'est pas resté pierre sur pierre après simplement quarante années d'occupation russe en RDA.

Pourquoi ce qui est vrai d'aujourd'hui ne le serait-il pas d'hier à propos d'autres avatars transformationnels de l'histoire allemande ? Ajoutons que, hors de toute question d'opportunisme des nazis temporaire ou définitif, Goldhagen semble faire peu de cas, dans un domaine beaucoup plus honorable pour la Germanie, du fait que Hitler, lors d'élections vraiment libres, n'a jamais pu « décrocher » en sa faveur la majorité des électeurs allemands, alors que des leaders démocratiques, authentiquement représentatifs de leurs concitoyens, comme de Gaulle, Mitterrand, Kohl ou Reagan, sont parvenus sans grand effort à franchir la barre des 50 % de voix ou davantage.

Il y a là, dans le livre dont nous rendons compte, une lacune qui laisse rêveur quant à la réflexion sur les structures électorales de l'Allemagne. S'agissant maintenant des principes, l'ouvrage de Goldhagen, en dépit d'énormités diverses qu'on vient de mentionner, apporte quand même quelques idées dignes d'intérêt, sinon toujours exactes : et d'abord il choisit nettement son camp dans la fameuse querelle qui oppose, en Allemagne et ailleurs, parmi les historiens dignes de confiance, les « intentionnalistes » aux « fonctionnalistes ».

Pour les premiers, l'Holocauste est directement et sans équivoque le résultat des intentions explicites et personnelles d'Adolf Hitler, certes approuvées et partagées par ses supporters. Pour les seconds (« fonctionnalistes »), qu'embarrasse à tort ou à raison la très grande rareté des documents écrits sur la décision même du meurtre de masse, la Shoah serait la conséquence (assez mystérieuse, reconnaissons-le, dans cette deuxième hypothèse) d'une cascade de décisions prises à des niveaux et en des lieux divers à partir de 1941 par les autorités du parti nazi, de la Gestapo, des SS, etc., la responsabilité évidemment écrasante du Führer en ce domaine n'étant qu'une, parmi d'autres, ou parmi quelques autres. Or Goldhagen, et nul ne lui en fera grief, se veut sans ambages, pour sa part, intentionnaliste.

Autre point de doctrine et qui mérite lui aussi d'être signalé : il était courant jusqu'à une date récente dans les « Holocaust studies » aux USA et en Europe de mettre presque sur le même pied, j'exagère à peine, les responsabilités allemandes, polonaises et françaises (Vichy, le Vel' d'Hiv'), quant aux coupables du grand massacre. Or Goldhagen, qu'on le veuille ou non, qu'on le regrette ou non, aurait plutôt tendance à « dédouaner », voire à « blanchir » les Français confrontés à la perpétration des atrocités allemandes. C'est ainsi qu'il souligne le beau texte courageux devenu aujourd'hui presque banal à force d'être cité, je veux dire la prise de position pro-juive de Mgr Saliège, évêque de Toulouse, « les Juifs sont nos frères », énoncée à l'heure du grand péril.

Si Goldhagen s'exprime de la sorte, c'est moins, comme on le fait d'habitude parmi les historiens de l'Hexagone pour stigmatiser, vraie ou fausse, la lâcheté présumée de la majorité de l'Eglise de France que pour clouer au pilori les évêques allemands tant « papistes » que luthériens : les uns et les autres, avec raison, volaient au secours des handicapés mentaux liquidés par l'hitlérisme, mais à tort ils ne se prononçaient nullement en faveur des israélites persécutés, comme ils eussent dû le faire, si tant est qu'ils aient eu le courage de braver la terreur nazie sur ce point, courage pro-juif que Goldhagen ne veut bien reconnaître ou

attribuer qu'à très peu d'ecclésiastiques allemands et en l'occurrence il semble qu'on doive lui donner raison.

Puisqu'il est question de christianisme, effectivement matriciel de l'antisémitisme (les juifs ayant été longtemps accusés d'avoir tué le Christ), disons que les conceptions historiographiques de Goldhagen quant à ce thème sont pour le moins sommaires ; il écrit, en effet, au début de son second chapitre « qu'aux yeux des chrétiens, leur religion était un dépassement du judaïsme. Les Juifs en tant que tels devaient donc disparaître de la terre, ils devaient devenir chrétiens ». Ce donc à lui seul est tout un poème et une telle conception des choses ne peut être admise qu'à condition d'être nuancée avec beaucoup de prudence.

La vérité, c'est que, selon les théologiens chrétiens de la haute époque, les juifs, loin de disparaître, doivent subsister jusqu'à une très lointaine fin du monde (au cours de laquelle effectivement ils seront sauvés et iront au paradis), et cela afin de mieux demeurer comme témoins historiques, jadis, de la venue du Christ, et afin de pouvoir prouver un jour, lors de leur conversion de l'extrême fin des temps, la vérité de la religion chrétienne. C'est pourquoi les papes, à Rome, comme l'a montré Poliakov, ont très souvent protégé la survie physique et communautaire des juifs, ce à quoi Goldhagen, tout à son idée, ne prend point garde.

De même son argumentation sur l'émancipation des juifs allemands est-elle tout à fait dépourvue d'un recours à l'histoire comparée : il se plaint de ce que les émancipateurs (chrétiens) des juifs aux XVIIIe et XIXe siècles en Allemagne se laissaient aller eux aussi à écrire des textes dépréciatifs sur le peuple d'Israël. Preuve de l'éternel antisémitisme des Allemands quels qu'ils soient ? Mais non, car l'abbé Grégoire en France en faisait tout autant et cela n'a pas empêché Robert Badinter et Jack Lang, alors au pouvoir, de pousser de toutes leurs forces à la panthéonisation dudit abbé Grégoire dont ils reconnaissaient la bienfaisante influence. Ces prises de position équivoques, de Grégoire et de ses émules germaniques, dues pourtant à des émancipateurs sincères ne prouvent certes pas l'éternelle perversité de l'âme allemande ; elles illustrent simplement le fait que les chemins de l'émancipation sont parfois plus complexes que ne l'imaginent certains Undergraduates du Middle West.

On lira donc ce livre à deux niveaux : d'une part, l'émouvante et tragique description des massacres de juifs auxquels se livraient les bataillons de police allemands et les responsables nazis des Marches de la Mort, deux catégories de bourreaux que Goldhagen considère comme plus typiques de la complicité teutonne de masse que ne furent les responsables, par définition secrets, des chambres à gaz. Et puis on notera d'autre part, non plus émouvant mais irritant, une espèce de cocorico yankee tout à fait germanophobe parti des bords du Potomac ; un cocorico anti-allemand qui évoque, sur notre rive de l'Atlantique, les sonorités nostalgiques du clairon de Déroulède et les caricatures antiboches, certes amusantes mais finalement dangereuses pour la bonne entente de nos peuples, auxquelles s'adonnait avant la Première Guerre mondiale le fameux dessinateur alsacien qu'on appelait en ce temps-là l'oncle Hansi.

Pour en savoir plus

D'autres ouvrages viennent de paraître sur le génocide :

- UNE CULPABILITÉ ORDINAIRE ? Hitler, les Allemands et la Shoah, Les enjeux de la « controverse Goldhagen », par Édouard Husson (Editions François-Xavier de Guibert/Sodis, 120 F.)

- Normalien, agrégé d'histoire, chercheur au Centre d'études germaniques de Strasbourg, historiographe, Edouard Husson s'interroge sur le succès de Goldhagen aux Etats-Unis et en Allemagne et analyse la querelle méthodologique.
- - RÊM, L'ENFANT DU GHETTO, Brest-Litovsk 1941, Moscou 1996, par Ilya Altman et Claudio Ingerflom (Stock, 130 F).
- L'ouverture des archives russes a permis aux deux auteurs de retracer, dans la lignée du fameux Livre noir (Actes Sud), le destin exemplaire de Rêm Lévine, juif russe, enfant rescapé du ghetto de Brest-Litovsk.
- - LE GOUVERNEMENT POLONAIS EN EXIL FACE A LA QUESTION JUIVE (1939-1942), de Jacques Burko et Pawel Korzec (Le Cerf. Parution le 12 février).
- - FRAGMENTS. Une enfance 1939-1948, par Binjamin Wilkomirski (Calmann-Lévy, 89 F).
- Témoignage inespéré que celui de l'enfant qui a survécu aux massacres des siens en Pologne, à la déportation à 4 ans au camp terrible de Maïdanek, camp plus que les autres encore synonyme de silence et de mort.
- - NUIT ET BROUILLARD suivi de LA MORT A LA VIE, de Jean Cayrol. Introduction de Michel Pateau (Fayard, 39 F).
- L'holocauste raconté par Cayrol. Ce récit constitue la trame de Nuit et brouillard, le film d'Alain Resnais.
- - LA FASCINATION DU NAZISME, de Peter Reichel (Collection « Opus », Odile Jacob, 80 F).
- Une étude de l'esthétique nazie : ses racines culturelles, sa mythologie, et, par là, une réinterprétation du nazisme à travers les rites, les fêtes de l'Etat national-socialiste, l'architecture, le cinéma, la peinture, la presse et même les objets quotidiens.
- - LA TRADITION CACHEE : LE JUIF COMME PARIAS, d'Hannah Arendt, traduit de l'anglais et de l'allemand par Sylvie Courtine-Denamy (10/18).
- Les textes rassemblés remontent à la période 1932-1948. Ils ont pour thème central le juif comme parias. Une analyse marquante de la condition juive.
- - LE MONDE DE NOS PERES, L'extraordinaire odyssée des juifs d'Europe de l'Est vers l'Amérique, d'Irving Howe, préface de Jérôme Charyn, traduit de l'américain par Cécile Bloc-Rodot et Henriette Michaud (Michalon). Le XXe siècle fut un siècle de cruelles migrations et aucune ville n'en a été plus féroce ment marquée que New York, ville de nouveaux venus qui submergèrent les habitants « de souche ». L'auteur retrace l'arrivée de ces juifs de l'Europe de l'Est débarqués en haillons de l'entrepont des paquebots. C'est un grand texte qui a attendu vingt ans pour être publié en France.
- - MA FILLE NEE A RAVENSBRUCK, de Madeleine Aylmer-Roubenne, préface de Geneviève Anthonioz-de Gaulle (Lattès).
- Le témoignage d'une résistante qui, internée au camp de Ravensbrück sur dénonciation, s'aperçoit qu'elle est enceinte. La jeune femme s'acharnera à donner la vie dans un camp de la mort.
- - LE DÉBAT. Dans sa dernière livraison, la revue de Pierre Nora présente un ensemble sur « Les Allemands, l'antisémitisme et l'extermination » avec, notamment, un texte de Daniel Goldhagen intitulée « Réponse à mes critiques ». (Gallimard, n 93, 86F.)

QUELQUES LIVRES DE REFERENCE

LA POLITIQUE DE LA MÉMOIRE, par Raul Hilberg (Collection Arcades, Gallimard).

Comment l'historien américain, auteur de La Destruction des juifs en Europe, lutte contre l'indifférence des uns, l'hostilité des autres, notamment des intellectuels juifs, pour faire connaître son oeuvre, devenue depuis sa traduction européenne en 1985 l'ouvrage de référence sur le génocide.

DES HOMMES ORDINAIRES, le 101^e bataillon de réserve de police allemande et la solution finale en Pologne, par Christopher Browning (Les Belles Lettres, 1994).

Abordant en pionnier le rôle des Allemands moyens dans les tueries de masse, l'historien américain tirait la leçon contraire de Goldhagen à partir de la même documentation : pression du groupe, légitimation des actes par la hiérarchie, « brutalisation » des comportements apportée par la guerre ont transformé des hommes ordinaires en assassins.

HITLER ET LA SOLUTION FINALE, de Gerald Fleming (Julliard, 1988).

LA POLITIQUE NAZIE D'EXTERMINATION, sous la direction de François Bédarida (Albin Michel, 1989).

HITLER ET LES JUIFS. Genèse d'un génocide, de Philippe Burrin (Le Seuil, 1989).

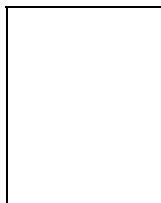
QU'EST-CE QUE LE NAZISME ? de Ian Kershaw (Folio Histoire, Gallimard, 1992).

L'HOLOCAUSTE DANS L'HISTOIRE, de Michael Marrus (Editions Eshel, 1990).

BREVIAIRE DE LA HAINE : LE III^e REICH ET LES JUIFS, de Léon Poliakov (Calmann-Lévy, 1979).



Convois de la mort : l'inhumaine sélection à l'entrée du camp (1944).
(Photos DR et Sloan.)



En médaillon, Daniel Goldhagen.
(Photos DR et Sloan.)
